

L'Espagne organise ce jeudi 16 juillet une cérémonie nationale en souvenir de ses morts et de l'engagement de tous ceux qui se sont dévoués pendant la crise sanitaire.

Rarement le besoin d'honorer les morts n'a été aussi important dans les pays très touchés par le Covid-19.

Un aumônier d'hôpital et le directeur d'un établissement de l'ordre hospitalier de Saint-Jean-de-Dieu en Espagne racontent ce qu'ils ont vécu.

Le temps de l'hommage aux morts du Covid-19

— Alors que la pandémie sévit toujours, des hommages collectifs sont rendus aux personnes décédées du coronavirus principalement en Espagne et en Italie.

— Le nombre des victimes, et surtout la privation de tout rituel pendant le confinement, exacerbent le besoin de célébrer leur souvenir.

L'Espagne n'en finit plus de pleurer et de célébrer ses morts, sur tous les tons et sur tous les modes. Quel plus bel hommage que celui rendu par le grand quotidien *El País* aux plus âgés, l'essentiel des victimes, sous le titre : « Comment nous avons perdu la génération qui a changé l'Espagne. » « Ils ont grandi dans l'après-guerre, traversé la dictature, permis l'ascension sociale de leurs enfants et de leurs petits-enfants. Leur lutte a cimenté la démocratie », affirme le journal, qui a choisi de mentionner sur son site Internet chacun des 28 400 noms, accompagnés d'une courte notice biographique. « À la fin, chez eux, dans les hôpitaux ou dans des maisons de retraite, véritable piège sans sortie, beaucoup sont morts après avoir donné. »

Dans ce pays où le confinement a été particulièrement rude, privant les habitants de tout contact avec les malades, le besoin se fait aujourd'hui sentir de « faire ce qu'ils n'ont pas pu au plus fort de

la pandémie : accompagner leur proche en étant entourés et accompagnés », constate le chef du protocole du gouvernement aragonais, Javier Carnicer, à l'origine de la manifestation riche de symboles qui s'est déroulée le 27 juin à midi « en mémoire et en hommage à ceux qui nous manquent ». Les 731 maires de la région avaient reçu, dans une petite boîte, un jeune chêne vert – présent sur le blason de la région et connu pour sa rusticité –, une plaque en céramique et un texte de l'écrivain Manuel Vilas. À Saragosse, la capitale, le son douloureux des tambours a résonné pendant que le fils et la petite-fille de la première victime mettaient en terre la jeune pousse...

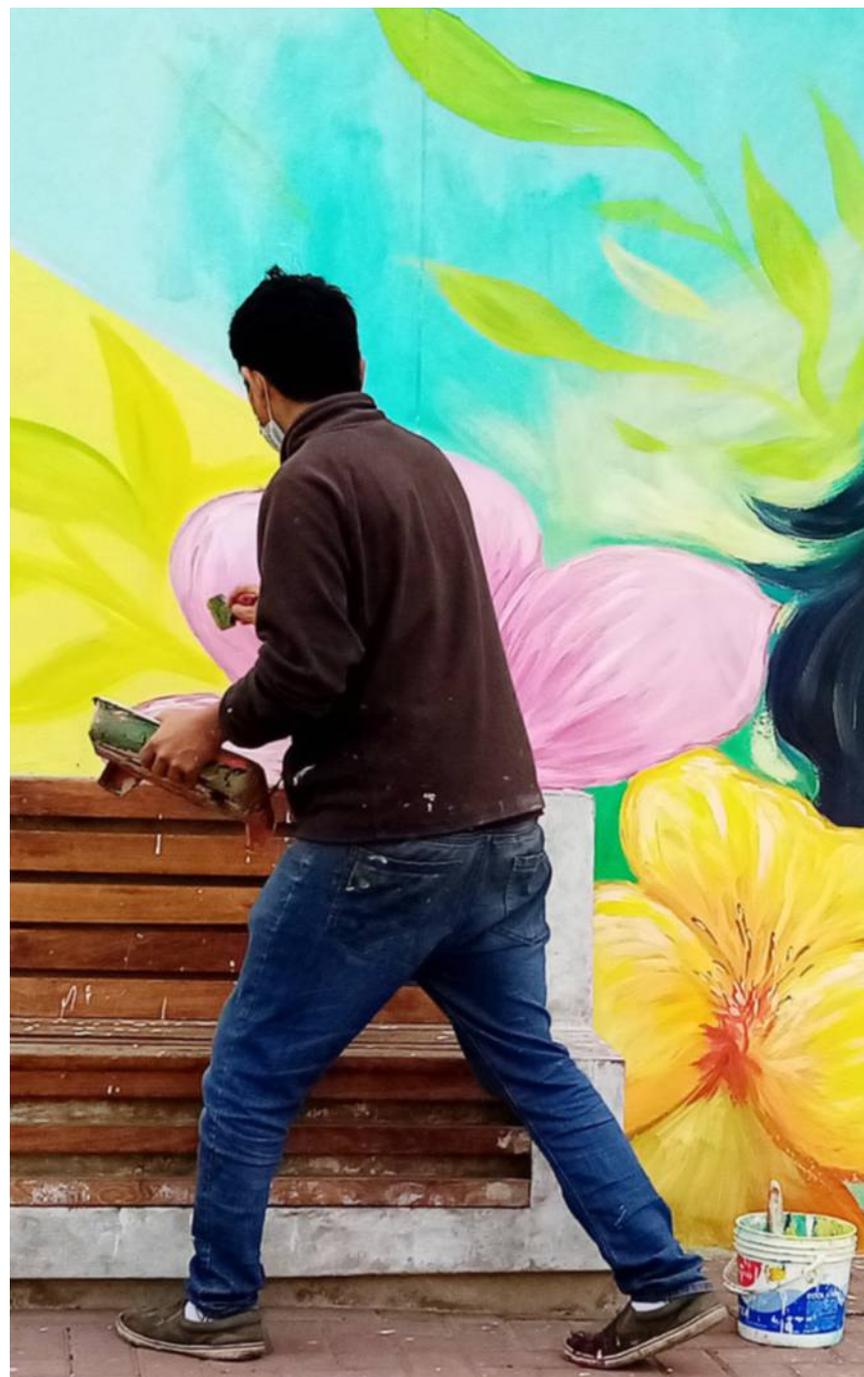
« Dans toutes les sociétés, il faut des rituels pour passer le cap, pour être capable de se relever. »

Désormais, c'est à Madrid que les hommages se succèdent. Après une messe solennelle célébrée dans la cathédrale de l'Almudena en présence du roi Felipe VI, le pays s'apprête à vivre jeudi 16 juillet une cérémonie nationale en souvenir de ses morts et de l'engagement « héroïque » de tous ceux, soignants ou forces de sécurité,

qui se sont dévoués au plus fort de la crise. Une célébration « sans dramatisation excessive », croit savoir la presse espagnole, mais à laquelle le premier ministre Pedro Sanchez a souhaité donner un relief particulier en conviant les principaux dirigeants de l'Union européenne ainsi que le directeur général de l'Organisation mondiale de la santé.

Pourquoi ce besoin de célébrations collectives ? Alors que la page de la pandémie est loin d'être tournée en Espagne comme ailleurs, l'anthropologue Cristina Sanchez-Carretero n'a que des hypothèses. « Dans toutes les sociétés, il faut des rituels pour passer le cap, pour être capable de se relever », rappelle-t-elle. « Dans une situation particulièrement traumatisante comme celle-ci, c'est toute la société qui est concernée : elle peut aider à guérir les blessures par un accompagnement institutionnel – via les autorités civiles ou religieuses – ou non, sur Internet par exemple. »

En Italie, le besoin de « pleurer ses morts » s'exprime tout aussi vivement. À Bergame, ville martyre du Nord où le président italien Sergio Mattarella et le premier ministre Giuseppe Conte sont venus rendre hommage aux victimes, le père Giovanni Gusmini l'a bien senti. Avec des étudiants de l'université de Bergame, le curé de la paroisse San Andrea a eu l'idée d'un mémorial dédié aux 161 personnes âgées décédées dans le seul village de Nembro : photos, témoignages des enfants



repères

Plus de 500 000 morts dans le monde

La pandémie a fait au moins 570 000 morts dans le monde pour plus de 13 millions de cas avérés. Les États-Unis sont le pays le plus touché, avec 136 432 décès. Suivent le Brésil avec 74 133 morts, le Royaume-Uni (44 968), le Mexique et l'Italie (35 491 et 34 984).

Le directeur de l'Organisation mondiale de la santé (OMS), Tedros Adhanom Ghebreyesus, s'est alarmé mardi 14 juillet de voir « trop de pays (aller)

dans la mauvaise direction ». La pandémie reste très active en Amérique, au Moyen-Orient et en Asie du Sud-Est.

Après un confinement national brutal fin mars, puis une levée de la mesure début juin, l'Inde multiplie les reconfinements à l'échelle locale ou régionale. Le gouverneur de Californie a ordonné un retour à certaines restrictions, dont la fermeture des salles de restaurant, bars, coiffeurs et lieux de culte. Après de longues hésitations, le gouvernement britannique a décidé de rendre le port du masque obligatoire dans les magasins à partir du 24 juillet.

et petits-enfants raconteront « la vie de ceux qui sont partis » et permettront aux familles, qui n'ont pas pu les accompagner dans leurs derniers instants, de « venir se recueillir ». Une manière aussi à ses yeux d'« impliquer les enfants » et de tenter de soulever avec eux le « tabou » de cette mort à laquelle

ils ont été confrontés quotidiennement.

Ailleurs, c'est l'art qui permet d'entretenir le souvenir des disparus. Une vendeuse ambulante de fruits secs, un infirmier retraité, un jeune homme handicapé... Artiste urbain de 35 ans, Daniel Manrique rend hommage aux ●●●

Daniel Manrique, artiste urbain, a peint sur les murs d'un quartier populaire de Lima (Pérou) les portraits des disparus pour maintenir vivant leur souvenir. Carla Magan



●●● habitants d'un quartier populaire de Lima (Pérou) par des portraits si criants de vérité que leurs voisins les jureraient « vivants ».

Peut-être parce qu'elles ont encore l'habitude d'accompagner le deuil, les Églises chrétiennes sont à l'origine de certaines de ces initiatives. En Grande-Bretagne, le geste le plus visible a été posé fin mai par le doyen de la cathédrale anglicane Saint-Paul, le révérend David Ison, et l'évêque de Londres, Sarah Mullally, sous la forme d'un mémorial virtuel sur lequel les familles peuvent déposer des photos de leur proche disparu et des commentaires. Un moyen de leur dire « au revoir », qui sera complété ultérieurement par un mémorial physique à l'intérieur de la cathédrale. Professeure au département de sciences politiques et sociales à l'université de Bath, Kate Woodthorpe y décèle déjà « un changement avec la tendance britannique à la raréfaction des commémorations autour de la mort, d'autant plus forte que les trois quarts des morts sont incinérés, souvent en l'absence de leur famille ». « Peut-être le coronavirus va-t-il marquer le retour de la mort dans le quotidien des gens ? », s'interroge-t-elle.

«Peut-être le coronavirus va-t-il marquer le retour de la mort dans le quotidien des gens?»

Ici ou là, les manifestations de solidarité sont parfois plus anecdotiques. Comme en Suède, pays qui n'a pas confiné sa population et qui enregistre l'un des pires taux de mortalité, où deux pilotes amateurs ont tracé des cœurs dans le ciel « en hommage aux victimes et à ceux qui ont perdu leur emploi ». En France, à l'exception de quelques hommages rendus à l'échelle d'une profession – les « chauffeurs de taxi », les « pompiers » –, la demande de célébration collective est peu audible. La tribune publiée par un avocat parisien, Arash Derambarsh, « Pour un hommage national aux victimes du coronavirus », n'a pas eu de suites. Réduit au minimum, le défilé du 14-Juillet quant à lui a été dédié aux seuls soignants.

Pour la sociologue Gaëlle Clavandier, la pandémie fait pour-

tant partie, avec les guerres, les génocides, les attentats ou les accidents, de ces « morts collectives » ayant une « propension » plus grande à « déstabiliser les liens sociaux et à mettre en difficulté les pouvoirs en place » (1). Par « une mise en scène codifiée » – minute de silence, dépôt de gerbe, discours –, les célébrations commémoratives permettent « de se distancier de la mort, de dénier tout sens au désordre en le maîtrisant symboliquement », écrit-elle.

Mais les ingrédients du consensus font parfois défaut. Au Brésil, où le grand journal brésilien *O Globo* a consacré une édition entière aux victimes, une ONG a creusé une centaine de fausses tombes dans le sable de la plage de Copacabana pour « rendre hommage aux milliers de Brésiliens morts du Covid-19 » mais aussi « dénoncer l'incompétence » des pouvoirs publics.

Anne-Bénédicte Hoffner (à Madrid),
Tristan de Bourbon (à Londres)
et **Éric Samson** (à Quito)

(1) Gaëlle Clavandier, *La Mort collective*. Pour une sociologie des catastrophes, CNRS Éd.

«La preuve de la fragilité humaine»



En Espagne, un aumônier d'hôpital et le directeur d'un établissement de l'ordre hospitalier de Saint-Jean-de-Dieu reviennent sur leur expérience durant l'épidémie.

Barcelone, Valence
De notre envoyé spécial

Il sort d'une expérience qui l'a « fait grandir en tant que prêtre », résume le père Oscar Diaz Ruiz avec des mots précis, un regard profond, des joues qui s'empourprent à chaque souvenir de ces trois derniers mois. Ce curé de Notre-Dame de Terramar a remplacé au pied levé un aumônier de l'un des hôpitaux de Valence, atteint du Covid-19 : « On m'a nommé, sans doute car j'étais jeune et donc moins exposé à la maladie. Peut-être aussi parce que je suis professeur à la faculté de médecine. J'y enseigne la bioéthique. »

Ce trentenaire, originaire de Catalogne, décrit l'expérience qu'il vient de traverser : « Je m'habillais de plastique et je portais cinq paires de gants superposées, tellement l'équipement que l'on nous donnait était de mauvaise qualité », raconte-t-il. « Habillé comme ça, je pouvais voir la peur dans les yeux des malades quand j'entrais dans leur chambre. Les patients atteints d'Alzheimer ou de maladie mentale ne comprenaient pas ce qui se passait. » Un silence, et il reprend : « Quatre-vingts décès dus au virus ont eu lieu pendant mon ministère dans cet hôpital. »

La peur d'une vague qui submerge : c'est aussi ce que redoutait José Luis Argudo, le directeur de l'hôpital d'Esplugues de Llobregat, près de Barcelone. « J'ai pris conscience de l'ampleur de la tragédie, quand, après les deux premières semaines de l'état d'urgence, tous les patients qui m'étaient envoyés par l'hôpital central arrivaient avec le Covid-19. Nous avions une cinquantaine de patients atteints. Où cela allait-il s'arrêter ? », s'est-il interrogé.

Son hôpital de moyen séjour est l'un des établissements de l'ordre hospitalier de Saint-Jean-de-Dieu. José Luis Argudo a perdu cinq patients durant ces trois mois. Il retient de ce combat « l'union de tous : du personnel de nettoyage à l'infirmière qui assurait un service d'as-

sistance spirituelle ; des médecins d'autres services venus en support de la réanimation aux trois infirmières qui ont permis une trentaine de vidéoconférences par jour ». Au moyen d'une tablette, la soignante mettait en relation par caméra pendant une demi-heure un malade et sa famille. Ce service était destiné en priorité aux malades atteints d'Alzheimer ou à ceux qui ne savaient pas se servir d'un smartphone. « Cela permettait aux familles de voir leurs malades et à ceux-ci de voir autre chose que le plastique de nos équipements de protection intégrale », poursuit José Luis Argudo.

« J'ai appris le pouvoir des seuls yeux. C'était difficile d'apporter un soutien sans toucher une main », se souvient le père Oscar Diaz Ruiz. Il a dû se faire tester pour le Covid-19 cinq semaines de suite, car son emballage de plastique avait craqué alors qu'il était au chevet d'un malade. « La qualité des équipements s'est améliorée après la Semaine sainte », se souvient le prêtre. Il a continué son ministère malgré les obstacles. « Des malades voulaient se confesser. J'ai donné une absolution générale, par haut-parleur dans l'hôpital, pour que tous puissent l'entendre. » En Espagne, chaque

«J'ai appris le pouvoir des seuls yeux. C'était difficile d'apporter un soutien sans toucher une main.»

hôpital, public ou privé, a sa chapelle et son aumônier à demeure. Le père Oscar Diaz Ruiz a dû aussi administrer l'extrême-onction. « Je l'ai donnée derrière une vitre, quand il m'était interdit d'entrer pour des raisons sanitaires. L'un des soignants posait alors sur le front du malade une boule de coton imbibé. »

Aujourd'hui, le père Oscar a retrouvé ses paroissiens dans sa chapelle. Pendant le confinement, il a célébré la messe devant des chaises vides. « Les fidèles se connectaient sur le site de la paroisse. Ils étaient une centaine, alors que la chapelle ne dispose que de soixante places. » Il a aussi assuré, pendant tout ce temps, par Internet les cours de bioéthique qu'il dispense à la faculté catholique de Valence. Ce qu'il retient de cette aventure ? « La preuve de la fragilité humaine. Cela nous a montré comment un virus, une chose minuscule, peut mettre par-dessus bord une construction mondiale. Reconnaître cette faiblesse aide à se rapprocher de Dieu. »

Pierre Cochez